

## Chapitre II

### *Les difficultés techniques et leur solution*

Comment, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, Gutenberg et les chercheurs de son temps réussirent-ils à surmonter les difficultés techniques que posait la fabrication d'un livre imprimé? Par quelles étapes passèrent-ils — (autant qu'on puisse le savoir ou le conjecturer) — avant d'arriver à la solution convenable? Quels perfectionnements furent apportés à la technique typographique, du temps de Gutenberg à celui des Didot? Comment ces perfectionnements techniques favorisèrent-ils l'essor de l'imprimerie et, par là, la diffusion du livre? Problèmes auxquels nous voudrions consacrer ce chapitre : difficiles à résoudre d'ailleurs, surtout en ce qui concerne la période des débuts, et sur lesquels se sont penchés des pléiades d'érudits et d'historiens : avant tout les minutieux spécialistes des écoles de Hain, de Haebler et de Proctor.

Répétons-le : il ne sera pas ici question d'attribuer, après tant d'autres, à tel ou tel homme ou à telle ou telle nation, la paternité de telle invention ou de tel perfectionnement. Ce que nous voudrions, c'est, dans la mesure du possible, indiquer par quels procédés techniques on réussit à imprimer les premiers incunables, puis à perfectionner la méthode primitive au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle, pour imprimer plus vite et en plus grand nombre. C'est dire comment on imprimait sur l'ancienne presse à bras, du xvi<sup>e</sup> siècle au xviii<sup>e</sup> siècle. C'est montrer, enfin, comment à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et

au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une révolution technique dut être opérée dans la typographie pour faire face à une demande croissante de livres et de journaux.

### I. LA XYLOGRAPHIE, ANCÊTRE DU LIVRE ?

Le papier, nous l'avons vu, était connu et utilisé un peu partout, en Europe occidentale, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle ; à la fin de ce siècle, il était devenu marchandise courante.

De nouvelles possibilités s'offraient ainsi. Non pas tant à cause du prix de revient du papier qui ne s'abaissa que peu à peu — mais parce qu'il était possible de fabriquer la matière nouvelle en grande quantité et qu'elle offrait une surface parfaitement plane. Tout cela en faisait un support idéal pour réaliser une large diffusion des images et des textes.

\* \* \*

Or, on connaissait depuis longtemps, au XIV<sup>e</sup> siècle, le moyen de reproduire industriellement une figure. On savait orner les reliures de figures et de légendes obtenues par pression, sur le cuir, d'une plaque de métal gravée en creux. Déjà, pour figurer rapidement sur le vélin ou le parchemin des manuscrits les grandes initiales ornementées qui devaient occuper l'espace blanc réservé par le copiste au début des chapitres et des paragraphes, on avait parfois recours à des estampilles en relief taillées dans le bois ou dans le métal. Surtout, la technique de l'impression sur tissu, venue d'Orient, était déjà connue ; grâce à elle on pouvait figurer, au moyen d'encre de couleur, des ornements décoratifs, des images de dévotion ou des scènes religieuses sur des toiles de lin ou des étoffes de soie <sup>(61)</sup>. Le papier se prêtait à recevoir ainsi l'empreinte, en noir ou en couleur, de reliefs taillés sur bois ou sur métal, qu'il rendait avec plus de précision encore et de netteté que l'étoffe. Aussi, ne doit-on pas s'étonner si certaines des premières réalisations xylographiques que l'on connaisse semblent avoir été les tirages sur papier d'empreintes destinées à l'impression sur tissus, et si ces premiers xylographes n'apparurent que peu de

temps après la vulgarisation de l'emploi du papier en Europe : disons quelque soixante-dix ans *avant* le livre imprimé, lui frayant la voie et l'annonçant en quelque sorte.

Les premiers xylographes que l'on connaisse semblent remonter en effet au dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle ; dès les premières années du siècle suivant et peut-être même avant, ils sont l'objet d'une industrie active dans la région rhénane et dans les états franco-flamands des ducs de Bourgogne <sup>(62)</sup>. Ce nouveau procédé, qui permettait de multiplier les images religieuses à un grand nombre d'exemplaires au moyen d'un matériel très simple (quelques morceaux de bois et un couteau) — connu d'emblée un immense succès. En ces temps où la religion était au centre de toute vie intellectuelle et spirituelle, où l'Église tenait une si grande place, où toute culture était essentiellement orale, l'emploi d'un procédé graphique permettant de multiplier les images pieuses s'avérait bien plus nécessaire que l'imprimerie. Faire pénétrer partout les images des saints qu'on ne voyait jusqu'alors qu'autour des chapiteaux, sur les portails, les murs et les vitraux des églises ; répandre leurs légendes, permettre à chacun de contempler à loisir, chez lui, les miracles du Christ et les scènes de la Passion, faire revivre les personnages de la Bible, évoquer le problème de la mort, montrer la lutte des anges et des démons autour de l'âme du mourant, tel fut le rôle essentiel de l'imagerie xylographique dont le besoin se fit sentir bien avant et bien plus fortement que celui de reproduire à de nombreux exemplaires, à la seule demande de quelques poignées de docteurs et de clercs, des textes littéraires, théologiques ou scientifiques demeurés jusque-là manuscrits.

Même si la reproduction de pareils textes avait été — et ce n'était pas le cas — aussi facile à exécuter techniquement et matériellement que celle des images, il eût donc été naturel et logique que l'apparition de l'estampe précédât celle du livre imprimé. Ce qui ne signifie pas, nous le verrons, que la technique du xylographe ait le moins du monde inspiré la technique, toute différente, de la typographie <sup>(63)</sup>.